

EN 1898, PIERRE AZARIA FONDAIT LA COMPAGNIE GENERALE D'ELECTRICITE

L'HOMME QUI BRANCHA" LA FRANCE

jacques marseille - 16/06/1994 - L'Expansion

C'est à Paris que se tient, du 10 août au 20 novembre 1881, la première Exposition internationale d'électricité, vaste opération lancée à l'initiative d'Adolphe Cochery (le premier en date des ministres français des PTT), et qui était destinée à démontrer, comme l'écrivait alors l'envoyé du journal allemand *Nazional Zeitung*, que la lumière électrique allait peut-être devenir la rivale du soleil . Dans le Catalogue officiel, on pouvait lire : Les organisateurs ont installé là une salle de théâtre et de conférences qui est éclairée le soir à la lumière électrique ; puis s'ouvre une galerie de tableaux dont les couleurs ne sont plus dénaturées par la lumière de la lampe à huile ou du gaz ; [...à une cuisine et une salle de bains où se trouvent accumulées toutes les ressources que l'électricité peut fournir au confort, telles que sonneries électriques, signaux, allumeurs domestiques.

L'exposition consacre le succès de Thomas Edison : à 34 ans, le jeune Américain est déjà le sorcier de Menlo Park - du nom de la localité du New Jersey où, dès l'année 1876, il a installé une usine.

En 1879, il réussit pour la première fois à faire fonctionner une lampe à incandescence. Et à Paris, en 1881, il présente une dynamo, couplée directement à une machine à vapeur, et qui alimente 1 200 lampes. Mais si cette grande manifestation se tient à Paris, la France va pourtant, au cours des décennies 1880 et 1890, prendre un important retard technique et industriel dans le domaine de l'électricité. Tout particulièrement par rapport aux Etats-Unis et à l'Allemagne, où se développent des entreprises comme Westinghouse, General Electric, Siemens ou AEG.

En outre, l'opinion française n'est guère acquise à cette forme de modernisme. Eh bien, oui, écrivait un journaliste qui commentait l'exposition, toute cette explosion de science mène droit à l'écrasement de ce qui était la vie normale de l'homme. L'homme à venir aura plus de confort et moins de joies, plus de luxe et moins de bonheur. L'électricité, qui décuple la vie, lui enlève aussi de son charme... Les vieux

domestiques fidèles et classiques [...à deviennent rares : ils n'ont même plus besoin d'exister. Un bouton pressé les remplacera. Dans le même sens, cette réflexion du peintre Degas au dessinateur Jean-Louis Forain, un jour que celui-ci était appelé au téléphone pendant le dîner : C'est ça le téléphone ? On vous sonne et vous y allez...

En 1900, il n'y avait que 30 000 téléphones installés dans l'Hexagone, quand les quatre plus grands hôtels de New York se targuaient d'en compter à eux seuls 20 000. Alors que la consommation de matériel électrique par habitant atteignait l'équivalent de 15 000 francs en Grande-Bretagne et de 16 750 francs en Allemagne, elle s'élevait seulement à 4 750 francs en France.

Très étroit, le marché français de l'électricité était d'autre part complètement quadrillé par les firmes étrangères, notamment la Compagnie française Thomson, filiale de Westing-house, qui fournissait au début du xxe siècle 60 % de la production nationale.

Il fallait donc une bonne dose d'audace pour affronter cette concurrence. C'est le défi que relèvera Pierre Azaria. Il voit le jour au Caire, en décembre 1865, d'un père négociant mort peu de temps avant sa naissance. La famille Azarian, qui appartient à la communauté des commerçants arméniens orthodoxes connus sous le nom d'Arméniens d'Egypte , a occidentalisé son nom par l'abandon du n final. Suivant la tradition, le jeune Bedros est envoyé dans un collège de religieux français dont il sort avec le baccalauréat, avant de partir compléter ses études en France. Malgré son goût prononcé pour la lecture et le théâtre, il entre en 1882 dans un cours préparatoire à l'Ecole centrale, l'école Duvigneau-de-Lanneau.

Reçu 169e sur 244 au concours d'entrée, Azaria, qui prend en première année le prénom de Pierre, est un élève moyen et indiscipliné : en électricité-lumière , il obtiendra une moyenne inférieure à 10...

Classé, à la sortie, 110e sur 186 diplômés, ce jeune ingénieur imberbe et inexpérimenté, seul et presque sans argent, accepte le poste peu prestigieux de directeur de l'Electricité de Rouen.

L'entreprise est précaire : sa réputation est si douteuse qu'elle est obligée de payer le charbon qu'elle commande avant même qu'il ne soit déchargé. Mais, sous l'impulsion de Pierre Azaria et de Paul Bizet, issu de l'Ecole des arts et métiers, l'Electricité de Rouen, devenue la Société normande d'électricité, progresse rapidement. En 1892,

elle acquiert, à proximité de sa première usine devenue trop exigüe, une ancienne église désaffectée du XI^e siècle et un vieil hôtel Régence. Le clocher de l'église sert de pylône de départ aux câbles aériens qui portent l'électricité à 800 mètres à la ronde. Le nombre des abonnés passe de 305 en 1891 à 500 en 1892, 800 en 1894, 1 300 en 1896, 1 700 en 1899. En 1892, 4 100 lampes sont installées ; et sept ans plus tard, 80 000. Au nombre de kilowatts vendus annuellement par habitant, l'usine de Rouen parvient ainsi au premier rang de tous les sites de production électrique en France.

Pierre Azaria décide alors d'élargir les horizons de la société. Même si, comme il le déclarera en 1930 devant une assemblée d'actionnaires étonnés, sa compétence industrielle s'arrête à la porte des usines (il laisse l'aspect technique à Paul Bizet), il a d'autres atouts.

Parmi les actionnaires de la Société normande d'électricité figure la Banque française pour l'Afrique du Sud, animée par les frères Charles et Nemours Herbault (le second a été syndic des agents de change de Paris), qui lui font confiance. Par leur intermédiaire, il tisse un riche réseau de relations dont il saura faire bon usage - notamment avec l'industriel suisse Walter Boveri.

Le 26 janvier 1898, il écrit à Me Lanquest, notaire à Paris, en le priant de vouloir bien faire des recherches pour savoir si les dénominations suivantes sont prises et s'il peut se les approprier : Compagnie générale d'électricité, Compagnie générale d'éclairage par l'électricité, Compagnie générale industrielle. C'est de beaucoup la première qui me conviendrait le mieux, précise-t-il.

Le 21 mai 1898 est ainsi fondée la Compagnie générale d'électricité, au capital social de 10 millions de francs. Les cinq premiers administrateurs sont Walter Boveri, l'un des plus importants producteurs mondiaux de générateurs, turbines et transformateurs ; Benjamin Rossier, administrateur de la Banque suisse et française (qui deviendra en 1917 le Crédit commercial de France) ; Camille Chabert, qui dispose d'importantes relations parmi les plus grandes banques parisiennes, Pierre Azaria et Charles Herbault. Ce dernier est nommé président (il le sera jusqu'à sa mort, en 1909), mais Azaria est la véritable cheville ouvrière de l'opération. Il reçoit, au départ, 6 % du capital. Pour constituer la CGE, il a fédéré plusieurs entreprises, dont les plus importantes sont la Société normande d'électricité, les Etablissements Mouchel (une tréfilerie normande) et deux fabricants de lampes à incandescence.

Pierre Azaria adopte la seule stratégie que lui impose la domination du marché par les géants américains et allemands : profiter du retard de l'électrification urbaine pour constituer, dans les villes moyennes à fort potentiel d'expansion, un réseau de stations centrales de production d'électricité ; assurer ainsi un débouché pour les activités industrielles dont dispose la Compagnie, les câbles, les lampes, les isolants et les accumulateurs (une grande partie de ce matériel étant fabriquée sous licence Brown Boveri) ; harmoniser la marche de l'ensemble en adoptant dès l'origine une gestion décentralisée, le comité de direction déterminant la politique générale sans intervenir dans la vie quotidienne des entreprises du groupe.

Au tournant des années 30, quand la grande crise mondiale s'installe en France, la Compagnie générale d'électricité est déjà un groupe industriel majeur. Elle emploie plus de 20 000 personnes et rassemble une cinquantaine de sociétés. De 1914 à 1930, son chiffre d'affaires a été multiplié par quinze alors que, dans le même temps, le volume de la production intérieure brute en France a doublé.

Diversification, prudence financière, choix industriels avisés, autant de qualités qui permettent à la Compagnie de traverser sans dommage une période particulièrement chahutée : en quinze ans se succèdent la dépression économique, la guerre et la nationalisation du secteur de l'énergie en 1946. Tous les ans, depuis sa création jusqu'à aujourd'hui, à l'exception de la seule année 1903, la CGE verse un dividende à ses actionnaires.

Pierre Azaria, qui préside le groupe de 1927 à 1937, ne cherchera jamais à en devenir l'un des grands actionnaires. Cet entrepreneur talentueux mais réservé, mort en 1953, aura mis sur les rails, à partir d'une PME fragile, une entreprise qui compte aujourd'hui parmi les géants mondiaux dans les télécommunications, l'énergie et les transports.

Jacques Marseille

Bibliographie :

Alcatel-Alsthom, histoire de la Compagnie générale d'électricité. Larousse, 1992.

La Fée et la servante : la société française face à l'électricité, XIXe-XXe siècles. Par Alain Beltran et Patrice A. Carré, Belin, 1991.

UNE VISION INDUSTRIELLE La convocation de l'assemblée générale constitutive de la CGE est précédée d'une Notice dans laquelle Pierre Azaria justifie la création de l'entreprise.

Leçon de stratégie industrialo-financière.

Les résultats financiers obtenus à l'étranger, et en particulier en Allemagne, en Suisse, aux Etats-Unis, par les sociétés d'électricité sont concluants : fondées il y a quelques années à peine, elles ont à l'heure actuelle atteint un développement considérable qui les place à la tête de la grande industrie.

Bornons-nous à citer, pour l'Allemagne seulement, la maison Siemens et Halske, l>Allgemeine Electricitats Gesellschaft (AEG), la société d'électricité Schuckert et Cie, l'Union, la société Helios : les capitaux engagés dans ces cinq affaires atteignent le chiffre colossal de 400 millions de francs.

Or, s'il s'est constitué en France, depuis très peu de temps d'ailleurs, de puissantes compagnies de traction électrique, rien de semblable n'a été fait en ce qui concerne l'éclairage et la fabrication de matériel électrique autre que les machines dynamos, tel que : fils de cuivre électrolytique, lampes à incandescence, accumulateurs électriques, crayons pour lampes à arc, etc. Nous avons même été tellement devancés que l'on compte les maisons qui, en France, ne sont pas tributaires de l'étranger ; la plupart de nos principaux constructeurs exploitent, en effet, des brevets ou des licences de maisons étrangères, allemandes et suisses pour la plupart.

Le moment semble des plus favorables pour sortir de cette torpeur à la veille de l'Exposition universelle de 1900 et des grands travaux qu'elle suscite ou nécessite, et alors que les capitaux français commencent à rechercher les affaires industrielles.